

Elle excite une émotion universelle.

Beaufort, accablé, reprend courage. Son avocat lui parle à voix basse.

— Et de qui vient cette dépêche ? demande le malheureux.

— Elle est signée : Jan-Jot.

— Le joueur d'orgue.... Ah le brave garçon !

Gérard reprend connaissance, il se lève de nouveau.

Le président lui demande :

Quel est ce Jan-Jot ?

— Un mendiant.... mais un honnête homme.... dit-il, d'une voix ferme.

Un colloque très vif s'échange entre le président et les assesseurs.

— Quelle confiance pouvons-nous avoir en ce mendiant ?

Gérard comprend leurs hésitations.

— Je me porte garant de la vérité de ce qu'annonce Jan-Jot, dit-il. Je l'avais chargé d'une mission.... Cette mission, il vient de l'accomplir sans aucun doute.... Comment ? Je l'ignore.... Soyez sûr, monsieur le président, que la dépêche est d'une extrême gravité....

— L'audience est pour la seconde fois suspendue, dit le président.

Et un grand tumulte éclate dans la salle.

Le public échange ses impressions et fait des commentaires.

Quand Beaufort, reconduit entre deux gendarmes, passe près de Gérard, celui-ci lui dit :

— Courage, ami, courage et confiance....

Une heure, deux heures s'écoulent.

Aucune autre dépêche. Et pas de nouvelles de Glou-Glou.

Qu'est-il arrivé pendant que l'on juge Beaufort ?

C'est ce qu'il faut que nous racontions.

IV

Glou-Glou et Pinson avaient été fidèles à leur surveillance. Ils ne quittèrent point la Mare aux Biches.

Quelques jours se passèrent. Daguerre ne paraissait pas.

— Est-ce qu'il serait parti ? demanda un soir l'agent de police au joueur d'orgue, pendant qu'ils grelotaient tous les deux sous une pluie glaciale. S'il a quitté Creil, s'il est en Angleterre, il nous a dépités et joués.

— Je le saurai demain, en allant aux provisions, fit le mendiant.

Le lendemain, il reprenait son orgue chez Vatrín, faisait une tournée dans la ville et terminait sa tournée chez Beaufort.

Accoté à la grille, il tournait sa manivelle en examinant attentivement les allées du jardin. Au bout de quelques minutes d'attente, un domestique parut qui lui donna du pain et de la viande. Il mit le tout dans son sac.

Mais ce n'était pas cela qu'il était venu chercher.

Heureusement, le hasard le servit, car alors qu'il allait s'éloigner, ne voulant point demeurer là plus longtemps, pour ne pas éveiller les soupçons, Daguerre sortit de la maison et se promena dans le jardin.

— J'en étais sûr ! dit Glou-Glou.

Quelques heures après il rassurait Pinson.

— Il n'a pas quitté la place. Il ne se doute de rien.

— Bon, alors, prenons patience. Il viendra. La faim fait sortir le loup du bois.

— Qu'attend-il, à votre avis, Pinson ?

— C'est un rusé compère. Voulez-vous que je vous précise le jour où nous aurons le plaisir de recevoir sa visite ?

— Par curiosité.

— Ce sera le 5 octobre.

— Le jour de la cour d'assises ? le jour où sera jugé ce pauvre M. Beaufort ?....

— Justement !

— Pourquoi pensez-vous qu'il aura choisi justement ce jour-là ?

— Eh ! parbleu, parce qu'il sait que ses ennemis seront à Beauvais : Beaufort pour être condamné peut-être, et Gérard pour déposer.... Gérard surtout qu'il doit craindre comme la peste. Alors qu'a-t-il à redouter ?

— Eh ! nous donc ?

— Mais il ne nous connaît pas. Et voilà pourquoi le 5 octobre nous le verrons arriver. Et ce ne sera pas dommage. Je mois ici, moi.

Le 5 octobre, il fit, le matin, un temps brumeux. Le brouillard ne se dissipa que vers dix heures du matin. La nuit avait été rude. Les deux amis étaient transis. Ils burent un verre de vin.

— Allons, dit Pinson, c'est le jour.... ouvrons-nous les paris ?.... Je vais monter à mon observatoire. J'espère que la brume va être chassée par le soleil. Alors nous y verrons un peu plus clair. Si j'aperçois quelque chose de nouveau, je vous préviendrai.... et lorsque cela aura pris une forme je me hâterai de descendre.

Il grimpa au faite du chêne.

Une heure se passa.... On entendit sonner midi très loin, vers Creil. De temps en temps, Pinson, là-haut, avait une fausse alerte. Une voiture apparaissait-elle à l'horizon de la route, avec un voyageur, il croyait dans ce voyageur reconnaître Daguerre.

A force de se tromper pourtant, il finit par rencontrer juste.

Un petit duc venait de s'engager dans la forêt.

Un homme le conduisait : cet homme, c'était Daguerre.

Aussitôt Pinson se hâta de descendre.

Il court vers la mare. Comme le soleil a fini par triompher du brouillard et qu'il brille dans tout son éclat, Glou-Glou s'est endormi sur la mousse.

Pinson le secoue rudement. L'autre se réveille en sursaut.

— Hein ? Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— C'est lui. Je l'ai vu. Ecoutez sa voiture qui s'approche !....

— Ah ! tonnerre.... cachons-nous vite....

Ils se jetèrent dans le trou de loup qu'ils avait creusé et ramenèrent sur eux la toiture de branchages.

Et ils attendirent en retenant leur respiration.

Daguerre avait, comme la dernière fois, conduit sa voiture dans ce sentier détourné, pour la dérober aux yeux des gens qui passeraient sur la route. Puis, le cœur battant, pâle mais résolu, il s'était dirigé vers la mare.

Mais, — nos deux amis l'avaient bien prévu, — au lieu de s'y rendre directement, il tourne tout autour dans un grand cercle qu'il retrécit au fur et à mesure de ses investigations.

Il s'assure que les broussailles ne cachent personne, cette fois.

Et il essaye de lire, dans les bruyères et sur la mousse, les traces qu'il croit remarquer.

Dans ses recherches, il vient à passer si près du trou où, serrés l'un contre l'autre, Glou-Glou et l'agent retiennent leur respiration, que les deux hommes se croient découverts.

En effet, Daguerre s'est arrêté.

Cet endroit lui paraît plus piétiné que les autres. Et il regarde plus attentivement. Mais il ne devine rien et se rassure tout à fait.

Il pousse un profond soupir, tire son mouchoir et s'essuie le front inondé de sueur.

Puis, sans plus attendre, il descend dans la mare.

Pinson et Glou-Glou ne voient rien, mais ils entendent, et au clapotis de l'eau, ils comprennent ce qui se passe.

— Il y va, murmure l'agent.

— Nous le tenons....

Ils soulèvent lentement leur couvercle de branchages et passent la tête hors du trou, les yeux seulement au ras du sol.

En effet, Daguerre est là bas, au milieu de l'étang.

Il va droit à la touffe de joncs.

Au moment où il y arrive, il s'arrête et se retourne brusquement. Et ses yeux se portent vers les broussailles où les deux hommes sont enterrés. Pinson et Glou-Glou se serrent la main dans une étreinte qui dit à chacun d'eux l'angoisse mortelle de l'autre. Est-ce qu'ils sont découverts ?.... Est-ce que tout serait compromis ?

Mais, Daguerre n'a rien vu. Il avance de nouveau. Le voilà qui arrive aux joncs. Il se baisse, fouille dans l'eau, dans la boue. Et il ramène le sac en cuir. Et il ne peut même retenir une sorte de rauque exclamation de triomphe, de soulagement.

Il se croit sauvé. Il est perdu.

Il traverse une seconde fois la mare. Il rentre dans le bois....

Et au moment où il s'élance pour regagner sa voiture, car il a hâte de fuir l'endroit maudit, il se sent brusquement saisi et arrêté par les épaules et deux voix joyeuses et goguenardes lui crient à l'oreille :

— Pincé !

Il laisse échapper le sac, se retourne, reconnaît Glou-Glou et devine en lui comme en Pinson un ennemi. A leur cri de joie répond son cri de rage. Il les secoue pour se débarrasser de leur étreinte, y parvient, tire un revolver de sa poche et fait feu deux fois.

Glou-Glou est atteint à l'épaule, à cette épaule qui a déjà perdu son bras. Il chancelle et roule par terre. Pinson a été manqué. Il se jette à corps perdu sur Daguerre au risque d'être traversé de part en part. Sa main retient le revolver dont deux coups partent encore sans l'atteindre.

Daguerre roule sur le sol. Pinson lui arrache son arme, assomme le misérable d'un coup de crosse et profite de son évanouissement pour lui lier prestement les mains.

Puis il court à Jan-Jot :

— Eh ! mon pauvre vieux, vous êtes blessé ? ... Ah ! le gredin....

— Presque rien, dit le mendiant, — une éraflure.... et ça n'a pas d'importance, parce que s'il faut me couper quelque chose de ce côté là, pour me guérir, on ne me coupera jamais que le moignon, et le bras droit me restera toujours pour tourner ma manivelle.

Pinson le déshabille, bande la plaie avec son mouchoir après l'avoir lavée avec l'eau de la mare.

— Vous ne souffrez pas trop ?

— Très peu. Ne vous occupez pas de moi.... mais de l'autre....

Daguerre revenait à lui. Il essayait de se relever. Ses yeux sortaient de l'orbite. En se sentant lié, il eut une contraction de tout son corps. Pinson se mit à rire. Les cordes étaient solides.

— Que me voulez-vous ? bégaye le malheureux.

— Oh ! cela vaut-il la peine de vous l'expliquer ? fit Pinson. Vous vous en doutez un peu. Je vous arrête, tout simplement.

— Et pourquoi m'arrêtez-vous ?

— Je n'ai pas d'explication à vous donner. Pourtant, je puis vous dire que vous avez de la chance.... oui, vous êtes un veinard....

Daguerre le regardait, fou de rage et d'épouvante.

— Vous allez passer en cour d'assises le jour même de votre arrestation ! C'est ça qui s'appelle jouer de bonheur, hein ?

Daguerre fut pris de frissons.

— Vous êtes fou ! dit-il.... Pour qui me prenez-vous ?.... C'est à mon argent que vous en voulez ? Je vous le donne.... mais laissez moi partir....

— Plus souvent ! en route.... Nous n'avons pas de temps à perdre. Et pourvu que nous n'arrivions pas trop tard....